

# L'ENTR'ACTE



## LYONNAIS,

Gazette des Salons et des Théâtres, Portraits d'Artistes, Croquis, Modes, etc.

L'ENTR'ACTE paraît tous les Dimanches, et se vend dans les Théâtres. — Prix de l'abonnement : 3 fr. pour 3 mois. — Un numéro avec dessin, 30 c.; sans dessin, 15 c. — On s'abonne à Lyon, rue de la Préfecture, 2, à l'entresol (une boîte est dans l'allée). — Prix des insertions : 25 c. la ligne. On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue. — Les Avis et Réclamations devront être adressés *franco* au Bureau de l'Entr'acte. — Les abonnements et les insertions sont reçues à Paris, à l'Office-Correspondance de LEPALLETTIER-BOURGOIN, place de la Bourse, 6.

### REVUE THEATRALE.

#### Grand-Théâtre.

Chronique de la semaine. — Bulletin dramatique de l'extérieur.

La semaine a été stérile; cependant l'opéra a joué *le Dieu et la Bayadère*, et la comédie un petit proverbe intitulé : *Il ne faut pas jouer avec le feu*. C'est quelque chose assurément, d'autant plus que cette bluette, d'origine provinciale, vaut bien certaines pièces de gros calibre qui arrivent en droite ligne de Paris.

A vrai dire, il n'est pas question ici d'un ouvrage complet, d'une comédie ou d'un drame; non, trois personnes seulement devisent entre elles : un mari, sa femme et un poète ami de la maison. La femme s'ennuie; le mari s'inquiète et compte sa peine à l'ami commun, qui propose un amant pour madame, *pour rire*, comme il dit, et comme passe-temps. Vous devinez le reste. Le conseil n'est qu'intéressé, et le mari, qui surprend le poète aux pieds de sa femme et dans le feu d'une déclaration en règle, met fin au badinage, puis le rideau tombe sur la maxime si connue qu'*il ne faut pas jouer avec le feu*. Cette conversation en un acte et en vers ne manque pas d'esprit de dialogue et d'observation; il y a une tirade assez chaude contre les succès au théâtre préparés à l'avance et l'ignoble institution des claqueurs. Par malheur, l'à-propos n'est guères saisissable en province, où les claqueurs sont impossibles, et qui d'ailleurs, s'ils existent, ne sont pas du moins à l'état d'institution avouée et reconnue, comme à Paris. Au résumé, succès d'estime et d'encouragement. L'auteur, M. Emile Coquatrix (qui, par parenthèse, devra des remerciements aux acteurs qui ont fait valoir ici son petit acte, et en particulier à M<sup>me</sup> Beuzeville), l'auteur, dis-je, doit-être satisfait de son petit tour de France; représenté pour la première fois à Rouen, son petit proverbe est allé de là à Marseille pour revenir à Lyon. En voilà plus qu'il n'en faut pour si peu; désirer et obtenir trois réussites successives, quand le bagage est si léger, c'est prendre l'engagement de s'en rendre digne par une œuvre nouvelle d'une donnée et d'une création vraiment littéraires; et M. Coquatrix en viendra là.

Mercrèdi, dans *le Dieu et la Bayadère*, M<sup>me</sup> Siran est restée la reine de la soirée. Impossible, dans ce joli rôle de Zoloé, d'être plus gracieuse plus fine, plus spirituelle, plus intéressante en un mot. M<sup>me</sup> Siran est de plus en plus une danseuse mime de premier ordre, et ce que je remarque surtout chez elle, c'est son extrême distinction, c'est le soin constant qu'elle met dans son jeu, dans sa danse académiquement exécutée, et où l'école trouverait peu de chose à redire, parce que le caractère distinctif de cette danse c'est la correction, et enfin l'attention scrupuleuse que M<sup>me</sup> Siran apporte dans les plus petits détails scéniques et les moindres intentions de sa physionomie. J'irai plus loin, j'ajouterai qu'abstraction faite de M<sup>lle</sup> Taglioni, talent hors ligne, M<sup>me</sup> Siran est de toutes les danseuses que j'ai pu voir dans le rôle de Zoloé, soit à Paris, soit en province, celle qui le joue et le danse le mieux. N'oublions pas M<sup>me</sup> Roule, qui chantait le rôle de Ninka, et qui a bien dit le duo du deuxième acte. Mais à quoi pense l'orchestre, je vous prie? Il faut bien en venir à signaler les négligences impardonnables qu'on y remarque à chaque instant. L'exécution de *Robin des Bois* et du *Dieu et la Bayadère* n'a été qu'à peine passable, et il ne devrait certes pas en être ainsi.

Passons aux nouvelles de Paris.

La critique sérieuse en est venue à s'expliquer sur la dernière entreprise de Duprez : le rédacteur érudit de la *Revue des Deux Mondes* commence l'attaque, et elle est rude. De l'analyse détaillée du rôle de Robert il ressortirait tout ceci, à savoir que dans la partition de *Robert-le-Diable* il y a certaines conditions de scène, de pantomime, de tenue, de physique, auxquelles Duprez ne saurait suffire. C'est le critique que je cite qui parle, et je ne fais qu'extraire de son jugement ce qui le résume le mieux : que le premier ténor actuel de l'Opéra exécute à loisir certaines parties du rôle qu'il convient à son talent de mettre en relief, mais qu'en définitive il ne joue ni ne chante *Robert* complètement; que le tragédien consommé est remplacé par un chanteur habile, qui choisit avec goût tout ce qui lui convient et laisse dans l'ombre ce à quoi il ne peut suffire. En résumé, et comme chacun sait, Duprez se complait dans les récitatifs modérés; en conséquence, voyez ce qu'il y a dans *Robert* de musique posée, de chant large, de mélodie accentuée et dessinée avec ampleur, et faites le compte du chanteur : vous arriverez à une exécution manquée pour tout résultat. Mais est-ce la faute de la musique du rôle, ou la faute du ténor de l'Académie royale? Question sérieuse, et qui demanderait plus de temps qu'il ne m'en reste pour la résoudre. Quelque jour, j'y reviendrai; l'occasion s'en présentera assez.

Et le Festival de M. Berlioz? On les traite singulièrement, M. Berlioz et son Festival, l'un portant l'autre! L'exécution de ce concert, c'était, dit le même critique que nous venons de citer, un pêle-mêle musical, un tohu-bohu que l'auditoire a écouté avec un sourire de persiflage et qu'il a salué en sortant d'un bâillement olympien. La musique de M. Berlioz n'est pas une musique, ou plutôt c'est une musique de critique, c'est un conte fantastique d'Hoffmann orchestré.

Nous n'avions reproduit l'autre jour qu'un seul côté de la médaille, et nous en donnons le revers aujourd'hui. Avant tout nous voulons être historien véridique autant que faire se peut, et avec les seuls rapports que nous possédons.

Les nouvelles de l'Opéra sont, du reste, nulles, si ce n'est la résiliation de l'engagement de M<sup>lle</sup> Annette Lebrun qui va en Italie perfectionner sa méthode, qui est déjà excellente, et développer sa belle voix de contralto pur, la plus franche dans ce genre que nous possédions au théâtre, assurément.

On a fait le tableau des ingratitude de M. Auber, toujours à propos de l'affaire de M<sup>me</sup> Damoreau. Nous ne savons pas jusqu'à quel point (et nous avons prouvé l'autre jour notre prédilection pour la grande cantatrice) un compositeur est maître de ses œuvres et de les distribuer comme il l'entend; mais ce qu'on appelle les ingratitude de M. Auber, c'est de l'histoire de notre théâtre, et nous voulons bien nous en faire les échos. Le récit en appartient à M. Théodore Anne, feuilletonniste parisien.

M. Auber a commencé tard sa carrière et a été sur le point un moment d'y renoncer. M. de Planard vint à son aide, et lui confia *la Bergère châtelaine*: premier succès; puis *Emma*: second succès; puis *Kenilworth* que l'auteur lut à M. Auber simplement. Quelques jours après, dit la chronique, ce même *Kenilworth* était représenté, musique de M. Auber, sous le nom de *Leicester*, pièce de M. Scribe. — Ingratitude n<sup>o</sup> 1.

On sait les succès de notre compositeur à l'Académie de Musique.

Vint le Serment. La réussite fut incontestée, grâce à l'air des échos, admirablement dit par M<sup>me</sup> Damoreau; ce qui n'a pas empêché M. Auber de donner le rôle de M<sup>me</sup> Ankaström, dans *Gustave*, à M<sup>lle</sup> Falcon, laquelle n'y fit que peu d'effet. — Ingratitude n° 2.

Nourrit avait créé la Muette, le Philtre, *Gustave*; arrive Duprez qui s'empare du rôle de Mazaniello, et M. Auber s'écrie qu'il va enfin entendre chanter sa musique. — Ingratitude n° 3. — En 1829, Charles X donne la croix de la Légion d'Honneur à M. Auber, qui orchestre *la Parisienne* en 1830. — Ingratitude n° 4. — Le gouvernement actuel a nommé M. Auber officier du même ordre, et M. Auber vient de faire la musique de *Zanetta*. Or, *Zanetta* n'est pas autre chose qu'une page scandaleuse de la vie d'une fille du Régent que le duc d'Orléans maria à un prince italien pour l'arracher à la séduction du duc de Richelieu. — Ingratitude n° 5. — Sans compter le n° 6 qui concerne encore M<sup>me</sup> Damoreau et que nous avons longuement énuméré.

Voici maintenant ce que l'on gagne à être compositeur de musique et quand on est M. Auber. Faites de la critique acerbe et personnelle, niez les succès de M. Auber, contestez le talent qui a fait sa fortune, soyez sûr que M. Aubert a des fiches de consolation pour tous les déboires possibles.

M. Auber est propriétaire d'un hôtel qui rapporte par an 15,000 fr. Ses appointements comme chef de musique de Louis-Philippe sont de 6,000 fr. L'Opéra-Comique, pour son vieux répertoire, lui fait une pension de 6,000 fr. L'Académie de Musique, pour la même raison, 1,000 fr. Les revenus de l'Académie des Beaux-Arts vont à 1,500 fr., et les droits d'auteur, bon an, mal an, à 40,000 fr. Total, net, par an, 69,000 fr. Sans compter 2,000 fr. inscrits au budget du ministère de l'intérieur à titre de subvention aux artistes malheureux. Mais ceci est trop fort, et nous n'en croyons rien. Remarquez qu'on ne parle pas de la vente des partitions, dont M. Auber vend celles en trois actes 18,000 fr., et celles en cinq actes 21,000 fr. Ce serait le cas de répondre comme le dieu Brahma à Olifour, qui regarde danser Zoloé et lui demande : « C'est là votre état ? — Il en vaut bien un autre. »

Écoutez maintenant le cri d'alarme du *Journal des Débats*; écoutez la voix de Jules Janin qui appelle la pitié, la charité de tous pour soulager nos infortunes. Janin se moque et raille dans son feuilleton hebdomadaire, il badine avec grâce, il joue avec la critique; mais quand lui vient une noble pensée au cœur, le paradoxe s'évanouit, et personne comme lui ne se récrie avec plus de chaleur et d'entraînement. Voyez comme il finit son dernier article :

« Tout un quartier de Lyon est en ruines, toute la France du midi, la France hospitalière, celle-là qui contient tout notre printemps, tout notre soleil, notre petit coin souriant de l'Italie, elle est couverte de débris et de sables; l'orage a tout brisé, le présent et l'avenir : le Rhône s'est échappé comme un furieux... Allons ! courage ! C'est maintenant qu'il nous faut avoir du cœur ! C'est maintenant qu'il faut nous montrer le peuple de frères ! Par tous les moyens il faut venir en aide à ces populations affligées, qui n'ont pas même leur beau soleil pour se réchauffer après ce déluge. Allons ! que chacun apporte son offrande; songeons-y : ce qui n'est pas fleuve est volcan chez nous; ils sont inondés aujourd'hui, nous serons peut-être brûlés demain. Déjà les théâtres se sont émus, le Gymnase-Dramatique a donné le signal, le théâtre de l'Opéra aura bientôt son tour, et aussi le Théâtre-Français, et tous enfin. Respectable et sainte affiche, et trois fois sainte, qui portera en grosses lettres : AU BÉNÉFICE DES INONDÉS ! »

Nous en sommes certains d'avance, ce chaleureux appel sera entendu.

La province est calme. Bordeaux joue *la Gipsy*, charmant ballet de l'Opéra. M. Méreay, le chef d'orchestre de Rouen, s'est fait chanteur, et vient de débiter avec succès à Montpellier dans l'emploi des barytons. A Rouen on vient de donner *les Puritains*. E. L.....B.

### Théâtre du Gymnase.

Notre théâtre du Gymnase se fait une réputation d'hospitalité qui laisse bien loin d'elle la grande et sainte hospitalité qui se pratique chez les montagnards écossais. On n'a jamais frappé vainement à sa porte, et il serait trop long d'énumérer tous les différents hôtes qu'il a généreusement accueillis, depuis ce mirobolant prestidigitateur qui essayait si gracieusement l'occiput de sa tête sur le goulot d'une bouteille, jetait ses jambes en l'air comme les deux bras d'une fourche, et faisait dans cette position grotesque le repas le plus voluptueux et le mieux arrosé que vous ayez jamais vu, jusqu'aux panthères de ce fameux Carter qui apparaissait au milieu d'elles comme un sultan au milieu des femmes de son sérail, et se faisait lécher amoureusement la tête, semblant avoir choisi ses amours parmi ces bêtes fauves et effrayantes.

Ainsi nous venons de voir un hôte d'un nouveau genre s'installer pendant douze jours sur la scène du Gymnase, et, dans son égoïsme redoutable, occuper à lui seul tout le théâtre, se faisant tout à la fois acteur et spectateur. Pendant douze longs jours cet hôte insolent a gardé le théâtre pour lui seul, ne permettant pas même au concierge d'y pénétrer, et cet hôte étrange, c'était la Saône, qui, elle aussi, a voulu jouer la comédie; la Saône à qui, un beau jour, il a pris la fantaisie de visiter nos réduits les plus mystérieux, de venir partager les plaisirs de notre couche; la Saône qui semble ne s'éloigner de nous qu'à regret, qui inonde encore nos quais et quelques-unes de nos rues, et qui revient de temps à autre sur ses pas, comme si elle avait oublié quelque formalité de politesse dans ses adieux. Oui, la Saône a joué la comédie pendant douze jours et douze nuits sur la scène du Gymnase.

Mais enfin elle s'est retirée, et nous avons pu revenir après elle, et cette fois encore, nous avons trouvé un nouvel abrité de notre scène hospitalière, et celui-ci, je vous l'assure, est, pour le moins, aussi excentrique que ses devanciers; voyez du reste la manière dont il s'intitule : PHÉNOMÈNE VOCAL. Oui, *phénomène*, c'est le mot; car, ma foi, je le trouve vraiment phénoménal, et voici comment : Un des mâles enfants du beau soleil d'Italie, un de ces beaux hommes à la taille grande et solidement établie, au teint plombé et à la moustache bien noire, vient dans la même soirée et au même instant vous chanter tantôt, avec une voix mâle comme sa figure, le morceau de *la Calomnie* de Rossini, tantôt, avec une voix de soprano fraîche et éclatante comme celle de la prima donna la plus émérite, le grand air de Rosine du même maestro; mais ici chaque phrase de chant est si bien dite, chaque point d'orgue si habilement détaché, que si vous aviez les yeux fermés, vous croiriez entendre M<sup>me</sup> Persiani elle-même. Cela est si vrai que l'on assure qu'à l'hôtel de Milan où le phénomène est logé, plusieurs voyageurs ont été pris, en l'entendant chanter dans sa chambre, d'une passion brûlante qui les fait sécher sur tige, si bien que ledit phénomène a déjà reçu un nombre considérable de déclarations qui toutes commencent ainsi : *O ma séduisante sirène ! Pauvres amoureux ! quelle cruelle désillusion le jour où ils verront cette moustache si noire !*

Après la voix de soprano vient celle de baryton, qui mérite aussi quelques éloges. Le morceau de Figaro a été chanté d'une manière remarquable, et l'on peut dire de M. Giovanni-Giovanetti que ce sont trois chanteurs en une seule personne. S'il le voulait bien, il pourrait à lui seul jouer tout *le Barbier de Séville*.

L'inondation a retardé la représentation au bénéfice de notre artiste de prédilection, M. Ambroise. Cette représentation n'a pu avoir lieu que vendredi dernier. Pour pouvoir fournir ample matière à notre compte-rendu de dimanche prochain, nous laisserons en arrière deux des nouveautés qu'on a jouées, et nous ne parlerons aujourd'hui que de *l'Œil de verre*. C'est une fort jolie bluette, pleine d'entrain, de saillies gaies et spirituelles et d'idées assez originales. Le sujet en est fort simple et très-naturel. C'est la crédulité naïve d'une jeune fille que des amis communs exploitent tour à tour, uniquement pour se couvrir réciproquement de ridicule et détourner l'amour de la jeune fille, de l'un pour le faire tourner au profit de l'autre. Celui-ci lui persuade que son ami a eu le malheur de perdre un œil et l'a fait remplacer par un œil de verre. Celui-là assure à son tour que son ami a un faux râtelier, et là-dessus il bâtit l'histoire la plus contournée que puisse fournir une imaginative. Tout cela est amené avec beaucoup d'habileté et d'esprit, et la position de la pauvre jeune fille, qui veut absolument plonger ses regards dans la bouche de son futur pour y découvrir les fils qui retiennent ses dents d'emprunt, est fort amusante et provoque des rires de bon aloi. Alexandre a déployé dans son rôle une verve qui a contribué d'une manière puissante à l'entrain de la pièce; MM. Henri et Sommereux l'ont bien secondé, et M<sup>lle</sup> Levasseur a doté le personnage de la jeune fille d'un caractère d'ingénue fort bien exprimé par son physique décent et suave. Nous avons remarqué dans cette petite pièce un couplet chanté par Alexandre et dont la musique toute neuve est vraiment remarquable.

Puisque nous parlons musique, il est de notre devoir de mentionner l'ensemble de l'orchestre dont la direction, depuis l'absence de M. Noblecourt, est confiée à M. Bolkarer. Ce jeune musicien, qui est sorti de l'excellente école de Choron, a un talent tout spécial pour accompagner le chanteur. Avec lui, les voix les plus ingrates disent aisément leurs couplets et ne semblent jamais être au-dessus ou au-dessous du ton. C'est un précieux chef d'orchestre.

*Mirza et Almanzor*, et les gracieux enfants de l'école de danse, ont reparu cette semaine et ont reçu force bravos. Comment ne pas applan-

L'entr'acte lyonnais.



*Plaisirs de la ligne.*

dir des petits chérubins qui font des petits pas et des petits sauts mignons comme eux ?  
VERGN.....

Mlle Terras nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur,

» Permettez-moi d'avoir recours à votre estimable journal pour remercier les personnes qui ont bien voulu me soutenir dimanche dernier dans la représentation de *Robert-le-Diable*.

» Depuis la non-réussite de Mlle Caroline Pertuisot, engagée comme première chanteuse à roulades, quelques-uns de messieurs les abonnés m'ont adressé plusieurs fois des marques d'improbation auxquelles j'ai été d'autant plus sensible que d'abord ces messieurs avaient bien voulu m'encourager par leur indulgence.

» Je n'ai jamais eu la prétention de rester comme première chanteuse, et l'administration s'occupe activement de s'en procurer une convenable. En attendant, dois-je être victime du retard qu'on éprouve, et peut-on me faire un crime d'avoir joué pour faciliter la composition des spectacles? Sans moi il était impossible de donner *Robert, la Juive, les Huguenots et Guido*. Mon seul désir, après l'arrivée de la première chanteuse à roulades, sera de seconder les deux premières chanteuses, ainsi que cela a déjà été annoncé par M. le régisseur.

» J'ose espérer que messieurs les abonnés voudront bien avoir égard à ma position toute secondaire et me rendre une bienveillance qui m'était bien précieuse et que mes efforts tendront toujours à mériter, sinon par mon talent, du moins par mon zèle à toute épreuve.

» Agréez, etc.

HORTENSE TERRAS.

» Lyon, le 17 novembre 1840. »

### Le Cimetière de Munich.

— A demain, à quatre heures, au cimetière.

— J'y serai.

Un baiser scella la promesse, et Catherine Megg s'enfuit, légère comme un oiseau; elle se retourna cependant deux fois pour m'adresser du regard un dernier adieu.

C'était à Munich, où des affaires particulières m'avaient appelé en 1812. J'avais alors vingt ans et une maîtresse.

Cette maîtresse, c'était Catherine Megg, une des plus jolies filles de la cité, du moins à mes yeux; car on ne voit pas toujours très-bien à vingt ans, surtout quand on est amoureux.

Or, Catherine avait un père et une mère qui n'entendaient pas raillerie sur certain chapitre, et ce n'était qu'à la dérobee que nous pouvions nous voir, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, pour dérouter la surveillance; et le lendemain, comme vous l'avez vu, ce devait être au cimetière de Munich, près la chapelle des morts.

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que la chapelle des morts; je vais vous l'expliquer. C'est une morgue de distinction où l'on étale les trépassés avec pompe, car là on pare le trépas plus que la vie; on revêt la femme de ses plus beaux vêtements, le vieillard de ses plus riches habits. Une coquette devrait toujours aller mourir à Munich.

J'arrivai, le lendemain, au cimetière, à trois heures et demie; on devance toujours l'heure pour un rendez-vous d'amour, quitte à rattraper cela plus tard sur le mariage, afin d'établir la balance de compensation.

Depuis une demi-heure j'étais agenouillé, comme quelques rares fidèles, devant les corps exposés dans la chapelle. La nuit tombait, et il faisait froid, car nous étions aux premiers jours de décembre; les vieilles femmes admiraient la dévotion d'un jeune homme comme moi, et moi, tout en faisant semblant de prier, je pestais tout bas contre la rigueur du temps et contre Catherine Megg.

Enfin, toutes les dévotes disparurent l'une après l'autre, et je restai seul, face à face avec les morts.

Je n'ai jamais été superstitieux, mais ces cadavres étalés devant moi, ceux qui reposaient sous les herbes desséchées des tombes battues par la bise qui sifflait, tout m'inspirait involontairement une sombre rêverie, et je pestais de plus en plus contre Catherine Megg. Tout-à-coup, le long des colonnes de la chapelle, je crus voir, et je vis en effet, une grande figure pâle qui fixait sur moi un œil étincelant.

Je portai machinalement la main à mon poignard, et, pour m'assurer que je n'étais point sous le charme d'une illusion, je marchai droit à la grande figure, qui s'éclipsa rapidement devant moi et disparut au milieu des tombes.

Je crus avoir rêvé, et je revins lentement prendre ma place auprès de la chapelle.

Tout-à-coup, en détournant la tête à un léger bruit, je revis la grande figure immobile à la même place, et le regard encore attaché sur moi.

Pour le coup, un frisson glacial parcourut ma poitrine; je la sentis se serrer comme celle du patient à l'aspect de l'échafaud. Je rappelai tout mon courage pour lutter contre la terreur qui commençait à me saisir, et je me levai de nouveau pour me soustraire, au moins par la fuite, à cette horrible fascination; mais la grande figure marchait derrière moi... j'entendais son pas faire bruire l'herbe sèche... La bise sifflait, le ciel était tout-à-fait noir, et rester seul dans un cimetière à cette heure, avec cette fantastique vision, était au-dessus de mes forces. Enfin, pour terminer mon agonie, je fis un dernier effort, et, me retournant rapidement, je courus à mon tour droit à mon fantôme, qui glissa alors comme une flèche le long des noires allées, en prononçant mon nom d'une voix lugubre. J'allais l'atteindre cependant, car il était arrivé précisément en face d'un superbe cénotaphe qui ne lui permettait plus de m'échapper, lorsqu'il sembla s'y abîmer tout-à-coup, et, en étendant les mains, je ne touchai que le marbre froid de cette tombe somptueuse.

Alors une sueur froide ruissela sur mon front, et je me précipitai en hâte dans l'église, comme pour y chercher, près de Dieu, un refuge contre un événement que ma raison ne pouvait comprendre; l'homme qui a peur se rapproche involontairement du ciel!

Quelle fut ma surprise! Catherine Megg m'attendait au pied de la chaire. Je la distinguai tout de suite, car la lampe sainte versait sur elle tous ses pâles rayons; elle priait, et je m'agenouillai à côté d'elle pour prier aussi.

Après la prière vint l'amour; ce sont les deux sentiments des femmes, et rien ne ressemble plus à une femme qu'un homme dont la terreur a magnétisé l'imagination.

Pendant que je la grondais de m'avoir fait attendre, et que je prenais Dieu même à témoin de mon amour, la grande figure du cimetière se dressa tout-à-coup devant moi, le long d'une colonne, avec son œil qui brillait dans l'ombre comme un diamant. Enhardi par la présence de Catherine, je m'élançai et parvins enfin à saisir mon fantôme au moment où il allait franchir la petite porte qui conduisait au cimetière.

Il était de chair et d'os comme vous et moi, car c'était... Achille Dumont, un de mes amis intimes, à qui j'avais confié mon amour pour Catherine, et qui avait jugé à propos de me supplanter auprès d'elle, comme cela se fait souvent entre amis intimes. N'ayant pu réussir à lui plaire, il avait essayé de m'en éloigner, et il avait choisi pour cela un moyen aussi sot que lui.

Le lendemain nous nous battimes, et je reçus, moi offensé, comme cela arrive encore très-souvent, un coup d'épée dans la poitrine, qui me retint six semaines au lit.

Mais voyez la bizarrerie des femmes! Catherine, qui ne pouvait souffrir Achille avant sa mauvaise plaisanterie du cimetière, l'adora dès le lendemain.

Et le jour où je sortis pour la première fois, après le coup d'épée reçu pour elle, je rencontrai Catherine Megg et Achille Dumont qui retournaient ensemble à l'église... pour s'y marier!

Croyez donc, après cela, à la constance des femmes... et aux revenants!

EUGÈNE DE LAMERLIÈRE.

### Lettre à l'Auteur des *Orties*.

Monsieur et confrère,

Je viens de lire votre petit livre, et j'éprouve le besoin de vous dire ce que j'en pense.

Et d'abord, pourquoi avez-vous écrit ce livre? Sans doute le côté le plus saillant de l'humanité c'est le ridicule; on nous l'a dit assez souvent pour qu'il ne nous soit plus permis d'en douter. Mais je voudrais bien savoir ce que les prétendus réformateurs, depuis Aristophane jusqu'à vous, ont réussi à réformer. Il en est des générations comme des individus, elles naissent, croissent et meurent avec des vices et des vertus qui leur sont propres. *Ita voluere fata*, et je vous connais trop d'esprit pour vous supposer la prétention de changer le cours des choses. Et puis, pour mériter le titre de réformateur, il ne suffit pas de nous dire que nous sommes ridicules; il faut encore nous apprendre ce que nous devons faire pour ne plus l'être. Ni Alphonse Karr, ni ceux qui l'imitent, et le nombre en est grand, ne réformeront jamais rien.

Un réformateur c'est Solon, c'est Lycurgue, c'est Luther, c'est Napoléon; mais à coup sûr ce n'est pas Alphonse Karr.

Je vous vois d'ici rire du ton sérieux avec lequel je vous parle. C'est que, voyez-vous, ce n'est pas seulement à vous que je m'adresse, mais encore à tous ces prétendus réformateurs dont je viens de parler, Voltaires au petit pied qui auraient bien besoin de réformer avant tout leur orgueil.

Tenez, je vous demandais tout-à-l'heure pourquoi vous aviez fait ce livre; mais la question était inutile, car je le devine. c'est pour plaire au public, et c'est mal. Le public aime la médisance. Eh bien! au lieu de lui fournir matière à médire, ne serait-il pas plus rationnel de lui dire que la médisance est un vice? Je vous comprendrais alors et je vous applaudirais. Mais venons à votre livre; je vous ai dit que je n'en approuvais pas le but, voyons le contenu.

Je le divise en quatre parties: 1° les nouvelles locales; 2° les nouvelles extérieures; 3° la politique; 4° enfin la partie philosophique. Eh bien! vous le dirai-je? rien dans tout cela ne m'a paru satisfaisant. Finissons-en immédiatement avec les nouvelles extérieures, qui sont trop peu nombreuses pour que nous nous y arrétions, et arrivons aux nouvelles locales ou plutôt à la partie de votre livre relative à Lyon. Ici vous avez fait trop ou pas assez. Je vous l'ai déjà dit, je n'approuve pas votre livre; mais enfin, puisque vous étiez décidé à faire de la médisance, il fallait avoir l'audace du médisant: il ne fallait pas seulement égratigner, il fallait mordre. Les blessés ne vous en auraient pas voulu davantage, et ceux que vous auriez épargnés vous en auraient su meilleur gré. En matière de médisance, il vaut toujours mieux passer le but que de ne pas l'atteindre.

Vous n'avez pas été plus heureux en ce qui concerne la partie politique de votre livre. Vous aviez pourtant beau jeu, car c'est en pareille matière que les incapacités en France sont flagrantes. Mais nous n'avons qu'un seul homme vraiment capable (après le roi bien entendu), un homme qui sait toujours où il va, ce qu'il veut, ce qu'il fait, et c'est lui que vous attaquez. Démontrez-nous que la plupart des journaux ne savent pas ce qu'ils disent; rien de mieux. Mais ne faites pas tourner M. Thiers à tous vents, car nous connaissons tous sa fermeté; j'ai presque dit sa raideur.

Quant à votre philosophie, je la tiens pour fausse et dangereuse.

Vos propositions ne sont que des sophismes, et les conséquences que vous en tirez sont contraires non seulement aux règles de la logique, mais encore de la morale. En quoi le mariage est-il une institution ridicule, s'il vous plaît? Depuis quand les femmes n'ont-elles d'autre rêve que l'amour? Nous verrions de belles choses, vraiment! si les femmes n'avaient que le mot *amour* dans la tête et dans le cœur, comme vous l'affirmez. Je proteste au nom des femmes, et j'affirme, moi, que Saint-Simon et Fourier, que vous trouvez raisonnables, n'ont été que deux savants fous.

Je m'aperçois que je vous juge très-sévèrement, et pourtant je n'aurais pas encore fini; car je pourrais bien vous demander ce que vous entendez par la *femme pur sang*, et à propos de quoi vous nous parlez d'elle; mais ma lettre est déjà trop longue. Aussi pourquoi, vous qui avez tant d'esprit et qui savez si bien dire les choses raisonnables, nous jetez-vous à la face un méchant pamphlet que vous nous annoncez devoir être suivi de plusieurs autres?

Maintenant que je vous ai dit toute ma pensée, je regrette presque d'avoir tracé ces lignes. Hier on achetait votre livre, aujourd'hui on va se l'arracher; et cela parce que je viens de vous prouver qu'il est immoral, scandaleux, et que les principes que vous y développez avec tant d'esprit sont des principes subversifs de tout ordre social. O pièce humaine!

MORICAUD.

#### QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de l'Homme d'osier: Pourquoi les dentistes ont-ils du plaisir à contempler un naufrage? L'Homme-cheveux a répondu: C'est parce qu'ils aiment à voir les mâchoires (mâts cheoir).

Le jeune Moricaud a demandé comment on pouvait exprimer en deux lettres sa satisfaction.



#### Logogriphe.

Avec ma tête, j'ai l'honneur  
De porter partout la lumière;  
Mais, tête à bas, j'ai le malheur  
De n'annoncer que la misère.

Dernier mot: *Ta-merlan.*

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 193

**AVIS.** — On propose de céder, pour SIX MILLE FRANCS, une Entreprise qui rapporte TROIS CENTS FRANCS par mois. — S'adresser au Bureau du Journal.

### TROIS SALONS PROLÉTAIRES,

Galerie de l'Argue, escalier H, à l'entresol,  
vis-à-vis l'hôtel Caillot.

M. CHARLES continue de couper les cheveux avec soin et dans le dernier goût, pour 25 c.

Abonnement à la frisure, 5 cachets pour 1 fr.

Il tient des Perruques pour les théâtres, Moustaches, Favoris, Barbes, Postiches en tous genres.

Il fait la coiffure des dames à 50 c.

On y trouve le parfait Sélénite pour teindre les cheveux, à 1 fr. 50 c. le flacon.

Administration générale

### DES LOCATIONS,

Rue Lanterne, 2, à Lyon.

Les Locations sont portées sur un GRAND REGISTRE et en outre sur des AFFICHES placardées dans la ville et les faubourgs. L'INSCRIPTION au livre général des locations est de 1 fr. par logement. — S'adresser à l'administration pour les abonnements aux AFFICHES. (Les renseignements et le prospectus se donnent gratis.)

### AUX DEUX PHILIBERT,

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

### FONTAINE, marchand Tailleur,

Prévient MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'Habillements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

## SALUBRITÉ PUBLIQUE.

Les personnes qui désireraient avoir de l'Eau du Rhône ou de la Saône, peuvent s'adresser aux Bureaux de la Compagnie Lyonnaise du Nettoyement, place de la Platière, 2, qui se charge d'en faire transporter à domicile telle quantité qu'on désirera, à des prix très-modérés.

MM. VOISIN et Ce, fabricants de Bleu de Carmin d'indigo et de Bleu de Prusse, à Vaise, rue du Pont-de-la-Gare, ont l'honneur de prévenir MM. les négociants en droguerie et épicerie, teinturiers et imprimeurs, que malgré les dégâts causés par l'inondation, ils sont en mesure, comme par le passé, de livrer sur-le-champ les marchandises qui leur seront demandées, et toujours en premières qualités.

Dépôt à Lyon, chez MM. CHEVALIER et DIZIER, place de l'Herberie.

**MARLEIX** GOLS  
TAILLEUR  
GHEMISES  
13. PLACE  
PLATRE. LYON

### HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, no 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

### AVIS

#### Aux Dames, Demoiselles et Maitresses de pension

QUI S'OCCUPENT DE BRODERIE.

Le sieur PETIT, dessinateur, ci-devant rue Saint-Marcel, demeure actuellement place Neuve-des-Carmes, no 1, au 2e, près de la rue Saint-Marcel, à Lyon.

Il tient toujours les articles de broderie dessinés sur l'étoffe, prêts à mettre en œuvre, tels que cols, guimpes, manchettes, mouchoirs de poche, volants de robes, voilettes, garnitures, aubes, nappes d'autel, etc.

On y trouve aussi le Dépôt de l'Eau pour les dents, de M. Dézirabode, dentiste du roi.

Au Parisien.

#### A. BERTOMÉ, Tailleur de Paris,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habillements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon, — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots et d'Habillements d'été.

Maison des DEUX JUMEAUX, galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50.

### EXPOSITION

Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour été, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES,

Un Habillemeut complet et de commande sera rendu.